

Avant-propos

Peut-être est-il temps encore que l'Europe récupère son héritage propre. Ce qui est grand ne doit pas disparaître.

Aujourd'hui la menace pèse lourd. Depuis ses guerres mondiales et son impérialisme colonial, la mauvaise conscience du vieux continent l'a poussé à la tentation de renoncer à sa tradition, comme si cette dernière était responsable des monstruosité parfois commises en son nom. Pris désormais en étau entre la brutalité américaine, le retour en arrière islamiste et l'incertitude chinoise, il nous faudra forcément choisir : abandonner nos propres idéaux douloureusement mis à jour par une histoire multimillénaire, ou faire l'effort de penser que ceux-ci ne sont pas tous dépassés et que certains même ont peut-être encore quelque chose à dire à l'humanité de demain.

Sans pouvoir assurer qu'il y ait là une relation étroite, on constate depuis quelques temps l'émergence éparse, mais nouvelle et assez intéressante, d'un besoin de philosophie dans des franges de population jusque là inhabituelles. Si le grand public, comme disent tous ceux qui ne se gênent pas pour vivre à ses dépens, réclame d'en savoir désormais un peu plus sur cette philosophie qui à la fois fait la spécificité et contribue à la grandeur de l'Europe, c'est le moment par excellence que d'essayer de ne pas le décevoir. Et cela implique naturellement qu'on ne décourage pas ses possibilités.

Je n'écris pas pour les spécialistes, mais pour tous ceux qui voudraient essayer de pénétrer cette histoire des idées dont ils sentent bien qu'elle compte toujours beaucoup, et peut-être plus que jamais. Comme cette même histoire est

d'une richesse admirable et d'une importance en effet considérable, il n'y a pas de raison de la leur interdire. Bien au contraire.

Pour y parvenir, il faut baliser un double écueil, rarement évité : d'un côté pour tenir compte des capacités qui par définition ne sont pas celles des spécialistes, le risque très réel de la vulgarisation des sous-produits et de l'abâtardissement de type télévisuel ; de l'autre au regard de l'exigence sérieuse, la menace récurrente des présentations ésotériques habilitées à décourager le vulgaire. Querelles et manies d'universitaires jaloux, contre flatteuses et médiocrités de gentils intellectuels mondains. Donner une idée juste de l'essentiel, en évitant à la fois les vulgarisations faciles mais défigurantes et les ésotérismes fidèles mais opaques. C'est à tous ceux qui veulent comprendre les philosophes de notre grande tradition, lycéens et étudiants, professionnels d'autres spécialités désireux de s'aventurer en dehors de leurs propres frontières, retraités souhaitant s'enrichir culturellement, que je promets de tout faire pour leur rendre sinon aisé, du moins accessible, ce chemin escarpé.

J'ai pour m'aider un admirable modèle : Henri Heine. Résumer comme il le fait le mouvement des idées philosophiques de son pays natal de Luther jusqu'à Hegel, c'est pour lui l'occasion de nous éblouir d'une lumière irremplaçable, même quand il lui arrive de se tromper. Si je prétends le suivre, on peut me reprocher mon ambition mais non mon inquiétude à y manquer. C'est la manière éminemment utile d'écrire l'histoire des idées philosophiques en ce que précisément elle fait comprendre ce qui d'habitude reste obscur.

On ne trouvera donc pas dans les pages qui suivent une histoire de la philosophie au sens habituel. Pas de liste complète de tous les penseurs successifs, ni d'étude exhaustive de chaque pensée en particulier. Je ne traiterai que des auteurs que j'aurai choisis, parce que leurs in-

fluences me semblent décisives, puis parce que je crois les avoir compris, et enfin, et peut-être premièrement, parce que je trouve en eux quelque chose que j'aime et que j'admire, même si je ne peux être d'accord avec tous ni avec tout. A les formuler de façon négative, je reconnais volontiers que mes limitations deviennent piquantes : je ne peux parler des penseurs que je n'aime pas, je refuse de parler de ceux que je ne comprends pas – ou de ce qui, chez tel ou tel, me reste impénétrable –, je garde le silence sur ceux que je crois insignifiants. On me reprochera tout naturellement d'être ainsi fort peu « scientifique », ce que je confesse sans peine, tout en refusant en passant la définition étriquée de la science que ce compliment sous-entend.

Je préfère de loin expliquer peu de choses, mais, je l'espère, pas trop mal. A chacun, dès qu'il s'en trouve prévenu, et si j'ai pu l'aider à voir un peu plus clair, de jeter ensuite de lui-même les ponts sur ce qui sera resté dans l'ombre.

Avertissement : comprendre une philosophie

Toute position personnelle, en philosophie plus encore qu'ailleurs, exige la mise au jour préalable de ses propres présupposés. Reconnaître ses limites demeure le meilleur moyen d'éviter les dommages de l'illusion qui laisse croire qu'on n'en a pas.

Sans jamais prétendre à l'exhaustivité sur quelque pensée que ce soit, il me semble que le plus éclairant consiste à cerner l'idée directrice autour de laquelle, comme Bergson nous l'a appris, s'ordonne toute philosophie. Il est bien vrai qu'au fond des systèmes les plus touffus, derrière les constructions les plus transparentes, et même sous les errements les plus aventureux, il se cache une idée de départ, une sorte d'intuition originaire, presque un choix préalable que l'auteur va passer toute sa vie et toute son œuvre à essayer de formuler au plus près. Tous ses livres,

les uns après les autres, il les aura écrits avec une patience acharnée, pour espérer dire enfin d'une manière satisfaisante ce qu'il estimait avoir à dire. Inversement s'il a accumulé ainsi les essais, c'est que sa tâche était rude et peut-être impossible : il n'aura jamais donné que des approches et des approximations. Cette humilité doit nous servir : si nous trouvons l'idée initiale de l'auteur, tout s'éclairera de fil en aiguille ; si nous la ratons, quelques lueurs éparses ne suffiront plus à effacer jamais l'impression d'apparences boiteuses et obscures. Faute de découvrir cette idée centrale, on échoue en effet à comprendre vraiment ce que l'auteur a voulu et comment chacun de ses efforts, même le plus éloigné, se rattache encore à cette quête passionnée, et de ce fait passionnante.

Tout naturellement l'intelligence d'une telle idée sera à son tour éclairée par sa mise en relation avec les problèmes de son temps, les conceptions les plus fréquemment admises, les avancées déjà réalisées et les écueils sur lesquels on bute alors. Si inactuel qu'il soit, et qu'il doive en effet être pour acquérir une vraie envergure dans l'histoire, un philosophe n'en reste pas moins toujours de son temps : héritier de ses acquis, dépositaire de ses progrès et en même temps véritable nœud de ses questions nouvelles et irrésolues. Si tout grand penseur, en tant que tel, dépasse ses contemporains de la hauteur de sa tête dont les regards peuvent ainsi porter plus loin que le bout de leurs nez, c'est d'abord parce que ses pieds foulent le même sol. Jamais rêveusement désincarnée, toujours enracinée dans son époque la pensée qui compte deviendra en effet celle qui comptera : c'est-à-dire qui, en anticipant sur les temps et en dépassant les siens, ouvre sur des influences et des perspectives dont on ne pourra jamais mesurer la véritable ampleur qu'après coup.

Ces aspects fondamentaux, ces exigences rigoureusement connexes permettent de définir la condition de la compréhension la meilleure possible. Impossible d'espérer faire l'économie d'une seule d'entre elles.

Philosophie, religion, science

La seule formulation de ce premier problème est artificielle, mais ne laisse pas d'être utile pour jeter quelques commencements de lumières. L'artifice vient d'abord du singulier utilisé : s'il est permis, au moins provisoirement, de ne pas trop craindre de faire comme si la philosophie n'était que fondamentalement une et non pas diverse, il est beaucoup plus acrobatique d'oser prétendre d'emblée qu'il n'y aurait qu'une seule religion, ou du moins que l'évidente disparité des religions pourrait se laisser réduire sans trop de peine à une perspective commune. La même difficulté, hautement problématique, attend le premier analyste des sciences. D'un autre côté, tout en reconnaissant que toutes ces questions se posent effectivement mais qu'elles relèvent de la responsabilité des spécialistes les plus divers, il n'est peut-être pas interdit non plus, de façon strictement préliminaire sans anticiper aucunement sur les résultats d'études beaucoup plus poussées, de tenter de ramener ces grandes et multiples productions de l'intelligence humaine à quelques généralités, forcément réductrices, mais qu'on espère encore essentielles et éclairantes. Chacune de ces trois attitudes instaure en effet un certain type de rapports de l'homme avec son monde, c'est-à-dire avec le monde tel qu'il le voit et le vit, tel qu'il l'énonce et croit le comprendre. Cela très simplement peut servir de point de départ : dans chacune des attitudes, religieuse, philosophique et scientifique, c'est d'intelligence et de compréhension de sa vie dans le monde, qu'il est en effet question.

Le problème de leurs rapports éventuels peut être posé à deux niveaux différents, de façon extrêmement classique : ou bien selon une perspective historique ou chronologique, ou bien selon une perspective définitionnelle et logique. La première voie d'approche est plus simple, car elle garde l'avantage de situer les choses les unes par rapport aux autres, avant même d'avoir à décider fermement de ce qu'elles sont. Deux ou trois solides évidences peuvent d'abord être rappelées : la mentalité religieuse est apparue largement avant la philosophie qui, à son tour, n'assistera à la naissance de l'esprit scientifique que beaucoup plus tard.

La religion se perd dans la nuit des temps ; probablement elle devance de beaucoup l'invention de l'écriture, même si elle est à tout le moins partie prenante au premier chef dans cette émergence. Sans doute les préhistoriens peuvent-ils nous situer l'apparition des premiers rites religieux, donc spécifiquement humains, dans les pratiques d'ensevelissement des morts. La seule certitude en ce domaine n'en demeure pas moins que l'écriture sert d'attestation irrécusable de la présence effective des religions. Grâce à l'écriture, les initiés laissent la trace lisible du souvenir de leurs morts, et ce faisant, très probablement deviennent vite les spécialistes jaloux du message chiffré dans des symboles graphiques. Il était fatal en retour que toutes les grandes religions fussent spontanément poussées à faire d'un écrit le fondement de leurs croyances et de leurs pratiques.

Quoi qu'il en soit, lorsque naquit la philosophie, la religion occupait la place depuis très longtemps. De ce fait prétendre éclairer l'émergence de la philosophie par le recours à la réalité religieuse, c'est à la fois une vraie gageure et une incontournable nécessité. Fallait-il présupposer la présence des religions pour que la philosophie fût seulement possible ? De toute évidence oui, puisque elle est effectivement née dans un contexte reli-

gieux. Faut-il alors supposer un quelconque rapport de génération, si accidentelle reste-t-elle, entre la matrice religieuse et le rejeton philosophique ? Ce serait simplifier l'histoire au point de ne plus pouvoir y rien comprendre. Disons simplement d'abord que la philosophie n'est absolument pas née *de* la religion. Sinon elle n'aurait pas ce caractère incroyablement exceptionnel ; les religions étaient installées partout dans l'Antiquité, de la Chine aux Colonnes d'Hercule en passant par les Indes et la Perse. Pourquoi donc n'auraient-elles engendré la philosophie qu'à la fin de ce clin d'œil des temps séculaires que représente le V^{ème} siècle av. J.C., au fond de ce petit territoire minuscule si fier de s'appeler l'Attique ? Assurément la philosophie ne vient pas de la religion polythéiste de ce lieu et de cette époque, mais plutôt de la conjonction de l'usage, en effet exceptionnel, du langage oral spécialisé peu à peu en rhétorique sophistique et de la diffusion politique d'une écriture alphabétique qui vient à peine de parachever l'alphabet phénicien en lui rajoutant la symbolisation des voyelles. Usage oral de la parole publique, pratique politique de l'écriture, cela relève de cette démocratie directe dont en effet les Athéniens de la deuxième moitié du V^{ème} siècle sont les inventeurs. Par oral, la langue grecque, qui possède un genre neutre et des articles définis séparés des noms, excelle à isoler des qualités abstraites de façon à les penser séparément. Ce pouvoir rare sera vite complété par la puissance rigoureuse de l'écrit, seule capable de mettre un terme aux excès dangereux des logorrhées purement incantatoires et verbales des Sophistes en les soumettant à l'examen pointilleux des lecteurs logiciens. Poser les bonnes questions et contraindre à la vérification obstinée, sont probablement les raisons majeures de l'apparition d'une nouvelle discipline.

Et pourtant la tradition nous apprend aussi que la religion, grecque en l'occurrence, n'y est pas non plus tout à fait pour rien. Devant ses juges, Socrate, universellement

tenu pour le père spirituel de la philosophie au sens strict, soutiendra en effet que sa véritable vocation lui est venue sur le tard, lorsqu'un ami bien intentionné lui rapporta la mystérieuse parole du dieu de Delphes à son propos : devant même Sophocle et Euripide, Socrate est déclaré le plus sage parmi les hommes. Pour un fils d'artisan qui n'a lui-même jamais fréquenté les écoles, voilà de quoi être embarrassé pour un bon moment. Si Apollon, en tant que dieu de l'intelligence solaire, ne peut assurément pas s'être trompé, il reste au pauvre ignorant la tâche harassante, et éventuellement dangereuse, de chercher à tout prix ce que le dieu a voulu dire. Dangereuse en effet, puisque à force de questionner sans relâche les notables et les érudits qui croient toujours savoir et n'apprécient guère qu'on raille leur vanité en public, le fondateur de la philosophie sera finalement traîné au tribunal, accusé d'avoir corrompu la jeunesse – précisément en lui apprenant à rire des gens en place, le crime n'est pas nouveau... – et d'impiété à l'égard des dieux de la cité d'Athènes. Ce qu'il y a de très habile justement dans la défense de Socrate, c'est de nous embarrasser, nous les modernes, en même temps que ses propres juges bientôt acculés à le condamner à mort, par la même raison observée depuis des perspectives inverses. A ceux qui l'accusent d'impiété, Socrate répond deux fois par sa soumission aux divinités. La voix intérieure qui lui parle négativement aux moments décisifs de sa vie lui fait croire en un dieu (*daïmôn*) de plus et non pas en un dieu de moins ; et le point de départ de cette philosophie qui le mène à la mort, et à l'éternelle notoriété, se trouve très exactement dans la parole divine. C'est aux Juges, puis à ses successeurs, d'être embarrassés pour longtemps. La philosophie, disions-nous, ne vient pas de la religion, et pourtant une croyance d'ordre religieux l'a bien, sinon suscitée, du moins prétextée.

Cela explique peut-être pour partie que le destin des philosophies s'entrelacera très problématiquement pendant

des siècles, jusqu'à nous y compris, avec celui des religions, et singulièrement avec celui du christianisme. Un jour viendra même où, à force de s'émanciper, peu à peu de son environnement chrétien, la philosophie engendrera une autre façon de savoir, bientôt nommée la science. Les relations historiques entre philosophie et science sont notoirement indiscutables et globalement assez simples à résumer. D'un côté les sciences sont sorties de la philosophie. C'est la même volonté de connaître qui s'incarne ici et là fondamentalement : connaître l'univers et le principe de son ordre, dévoiler les régularités du cours de la nature et maîtriser progressivement les secrets de son fonctionnement. Provisoirement il importe peu de souligner que les perspectives changent et que les méthodes seront vite profondément différentes. Ce qui est singulier, c'est que philosophes et savants, en gros depuis la fin du Moyen-Age, se confondent purement et simplement : les grands scientifiques de l'époque classique restent indistinctement des philosophes, et réciproquement. C'est au cours du XIX^{ème} siècle que les choses commencent à se dessiner autrement. Forts de leurs avancées spectaculaires, armés de méthodes nouvelles et spécifiques, et surtout tournés désormais vers des finalités à la fois différentes et concurrentes, les positions des scientifiques vont se durcir jusqu'à leur faire revendiquer leur statut d'indépendance radicale et supérieure contre la discipline qui avait permis leur éclosion. La science se présente comme scientifique précisément parce qu'elle rompt officiellement toutes ses amarres avec la philosophie, qui devient pour elle comme un repoussoir honteux, une marque indélébile, non plus d'excellence, mais d'insuffisance. C'est cette mentalité-là, selon laquelle philosophes et savants sont devenus des antipodes, qui continue d'être largement diffusée par les canaux contemporains de la vulgarisation intellectuelle : école et médias. Ces caricatures finissent même parfois par prendre des allures plaisantes, dont les modes intellec-

tuelles ont bien du mal à se dépêtrer aujourd'hui : pour être sérieux, ou du moins pour être considéré comme sérieux, il faut absolument pouvoir se présenter d'une manière ou d'une autre avec le qualificatif de scientifique étiqueté quelque part. Il est vrai qu'en regard de ce travers dérisoire de notre temps, les philosophes actuels donnent rarement l'impression d'être fort consistants, mais il est vrai aussi, soit dit en passant, que les vrais et grands scientifiques – ceux qui découvrent, non pas ceux qui enseignent les découvertes des autres – sont redevenus beaucoup plus prudents sur leur incertaine démarcation d'avec la philosophie.

Rien n'est simple. Au point de vue logique, les relations conceptuelles entre religion, science et philosophie, sont encore plus délicates à cerner. Toutefois afin de s'assurer quelques points de repère au moins provisoires, on peut se risquer à présenter les choses sommairement de la façon suivante.

S'il existe un rapport historique entre ces trois domaines, c'est d'abord en vertu d'une certaine affinité dans les buts que chacun se propose pour lui-même. Tous les trois veulent la vérité, afin de la connaître, ou de la faire connaître. Chacun des trois à sa manière prétend entretenir une relation fondamentale et même fondatrice avec la vérité, ou à tout le moins avec la volonté de vérité. Le religieux, le philosophe et le savant cherche tous la vérité, chacun au moins la sienne, avec ses moyens et ses méthodes, et éventuellement prétend la trouver ou s'en approcher suffisamment pour pouvoir ensuite la transmettre à ses congénères et la leur faire partager sous certaines conditions. Pour l'un la vérité est Dieu, pour le second elle s'appelle *logos*, pour le troisième quelque chose comme une équation mathématique. Chacun prétend en tout cas tendre à cette vérité pour lui idéale, et dépenser sa peine ou vouer sa vie à tenter de la comprendre.